

# Dix années à franchir les frontières : la région Tijuana-San Diego vue en perspective

## Introduction

Rares sont les espaces géographiques qui reflètent de manière si concrète les contradictions et les discordances de la mondialisation : la frontière Mexique / Etats-Unis se caractérise à la fois par la construction de murs frontaliers et l'intensification des flux migratoires, par la signature d'accords de libre-échange et la militarisation du contrôle de la frontière, par le développement d'une culture transfrontalière et l'émergence de milices xénophobes. De par ses paradoxes et ses contrastes, cette frontière constitue aujourd'hui un observatoire privilégié des tensions issues de l'affrontement des flux et des barrières contemporaines s'exprimant ici quotidiennement dans les rapports locaux, régionaux et transnationaux.

En effet, longue de plus de 3 000 km, la ligne frontalière qui divise – et met en relation – le Mexique et les Etats-Unis n'est pas uniquement l'enveloppe territoriale de deux « Etats-nation » ; elle est aussi le point de convergence et d'interaction entre le tiers-monde et l'empire américain, entre l'Amérique latine et le mythe de *l'American way of life*. La région frontalière est un lieu de passage, mais elle est aussi un espace d'interaction pour ceux qui y habitent – y étant nés ou y ayant migré – et construisent leur lieu de vie à califourchon sur ces deux réalités contiguës mais inégales.

Ici, les politiques migratoires acquièrent une expression tangible et marquent d'une forte empreinte l'agir de chaque jour. Finalement, au-delà des discours et des politiques dictés depuis Washington, Mexico ou ailleurs, ce sont les personnes présentes dans les régions frontalières qui construisent les nouveaux sens des relations frontalières.

C'est pour cela que, dans cet article, nous avons choisi de présenter une autre face de la migration latino-américaine : au lieu de prendre comme point d'observation les lieux « d'origine » ou « d'arrivée » des migrants, nous nous sommes placées sur un lieu de passage emblématique – la région Tijuana-San Diego – afin de recueillir les témoignages de ses habitants. Migrants (1), les interviewés ont choisi par le passé de s'installer dans ce contexte, à partir duquel ils ont vu leur horizon quotidien se modifier pendant les dix dernières années du fait de la transformation des politiques

## Olga Odgers

El Colegio de la Frontera Norte, Tijuana, Mexique.

(1) Ce document a été élaboré à partir des entretiens réalisés depuis 1995 à Tijuana (Mexique) et dans les villes de Chula Vista, Imperial Beach et National City, appartenant au comté de San Diego (Californie). Les personnes interviewées, d'origine mexicaine, sont arrivées dans la région à l'âge adulte. Elles avaient habité la région pendant au moins une année avant l'interview. Plusieurs personnes contactées en 1995 ont été interviewées encore dix années plus tard, afin de connaître leur avis sur les transformations de la région frontalière. La première partie de la recherche a été publiée sous le titre *Identités frontalières* (l'Harmattan, 2002). La deuxième partie a été réalisée avec le soutien financier d'une bourse Hermès. Une version légèrement

différente de ce texte sera publiée prochainement dans la revue *Hommes et migrations*.

(2) Tout au long de ce texte, je traduirai en français les propos des personnes interviewées, s'exprimant, elles, en espagnol et en anglais. L'utilisation de ces deux langues et notamment leur façon de les combiner sont un reflet intéressant du rapport qu'elles entretiennent avec les deux cultures qu'elles véhiculent. Les noms indiqués sont des pseudonymes.

(3) Il s'agit d'une estimation du flux, et non pas d'individus : une même personne peut traverser plusieurs fois la frontière.

(4) Même si l'estimation précise des flux reste un sujet controversé, les travaux récents signalent que le nombre de personnes traversant la frontière clandestinement ne cesse d'augmenter. Voir par exemple El Colef, *Encuesta sobre Migración en la Frontera Norte de México (EMIF)*, cuestionario de procedentes de Estados Unidos, 1993-2004, citée en ligne dans [www.conapo.gob.mx/publicaciones/inicios/005.htm](http://www.conapo.gob.mx/publicaciones/inicios/005.htm), consulté en avril 2007.

(5) Cette idée est développée en détail dans mon livre *Identités frontalières* (l'Harmattan, 2002).

migratoires ; ils ont été les témoins de l'effort des ceux qui sont arrivés après eux en quête du rêve américain, ils ont entendu leurs histoires de réussite, mais bien trop souvent ils ont vu aussi leurs espoirs s'écraser contre une interminable grille rouillée. Nous avons donc essayé de reprendre la perspective des habitants de Tijuana-San Diego pour porter un autre regard sur les flux migratoires qui parcourent les Amériques.

Ainsi, dans la première partie de ce document, ils expliquent, depuis leur perspective, ce que c'est que d'« être frontalier ». Dans la deuxième partie, ils relatent comment était « la vie d'avant le mur » et montrent les conséquences du durcissement progressif de la frontière. Dans la dernière partie, ils expriment leurs peurs et leurs espoirs pour l'avenir.

## Vivre à la frontière

La frontière, telle qu'elle est vécue dans la région Tijuana-San Diego, est à la fois un lieu de passage et un espace de vis-à-vis, un espace d'interaction et un lieu de face-à-face. Ainsi, Ernesto explique : « La frontière, c'est comme le lieu où une grande rivière rejoint la mer. Il existe des poissons de mer et des poissons de rivière. Seulement ici on peut trouver l'eau douce mélangée à l'eau salée et toutes sortes de poissons qui se côtoient (2). » En effet, la frontière est quotidiennement traversée en toute légalité non seulement par toutes sortes de marchandises et de flux financiers, mais aussi par des travailleurs, des touristes, des élèves, des consommateurs, etc. En 2006, cette région a connu environ 74 millions de « traversées » de la frontière (3). En outre, clandestinement, traversent également dans les deux sens toutes sortes de marchandises licites et illicites et un nombre important de personnes dont le flux devient chaque jour plus difficile à mesurer (4).

De la sorte, l'espace vécu au quotidien est défini par le principe de contiguïté de deux univers attenants et inégaux qui s'entremêlent grâce – entre autres – aux flux migratoires venus de loin. Cette particularité a permis à un certain nombre d'habitants de la région de construire leur vie des deux côtés de la ligne, développant une véritable identité frontalière (5). En effet, la proximité de deux espaces fort asymétriques contribue au développement de stratégies personnelles, familiales ou même entrepreneuriales visant à tirer bénéfice de la proximité des espaces différenciés.

Ces pratiques se développent notamment en ce qui concerne l'activité productive – travailler d'un côté de la ligne et habiter de l'autre – et les pratiques de consommation – faire les achats quotidiens des deux côtés de la ligne afin de profiter d'une offre de produits plus large et de niveaux de prix différents ; mais elle concerne aussi les stratégies identitaires et des rapports interethniques. Gloria signale que l'avantage d'habiter dans la région frontalière consiste à « bénéficier des aspects pratiques et de la richesse économique des Etats-Unis, sans devoir renoncer à notre tradition, à notre

cuisine et aux traditions familiales et sociales de notre pays». Ainsi, par exemple, il y a des parents qui traversent cinq jours sur sept la frontière pour déposer leurs enfants dans une école « américaine », estimant qu'ils seront ainsi mieux insérés dans des réseaux sociaux binationaux et que, à l'avenir, ils pourront trouver un meilleur emploi. Il y a également des parents mexicains résidant à San Diego qui franchissent régulièrement la frontière vers le sud pour amener leurs enfants à l'école mexicaine, pensant que ces élèves recevront une éducation moins individualiste, plus centrée sur les valeurs morales et présentant aux enfants une vision plus positive de la culture mexicaine.

La possibilité d'habiter en même temps ces deux espaces différenciés constituerait ainsi le trait distinctif de la région. Araceli précise : « Les gens qui habitent ici, à la frontière, peuvent dire qu'ici c'est un autre monde. Ici tu peux trouver le meilleur des deux mondes, mais aussi le pire ; être frontalier ça veut dire apprendre à profiter au maximum des avantages des deux côtés, en évitant autant que possible les inconvénients. » Alors, il faut vivre en espagnol et en anglais, en pesos et en dollars, de ce côté-ci et de l'autre. Autrement dit, être frontalier signifie apprendre à circuler.

De la sorte, pour ceux des frontaliers qui circulent constamment, la frontière n'est pas perçue comme une limite, mais comme une ressource, elle est au centre de cette région. Ernesto suggère : « La frontière, c'est comme une pièce de monnaie, elle a toujours deux faces (6). »

Or, si la frontière laisse de fortes traces dans la vie quotidienne de ceux qui habitent dans la région, son empreinte n'est pas la même pour chacun : tout le monde ne possède pas les mêmes ressources pour circuler. Dans cette région, le fait de posséder – ou de ne pas posséder – des documents migratoires, des compétences linguistiques, voire des réseaux sociaux facilitant la circulation, creusent de fortes différences parmi les frontaliers. Ainsi, la frontière fige les inégalités, étaye les rapports de force inégaux, matérialise les hiérarchies.

De la sorte, les traversées sont constantes, non pas parce que la frontière ne parvient pas à diviser la région, mais justement pour la raison contraire : puisque la frontière est un support très efficace de la différence, circuler des deux côtés devient important. Dans la mesure où les marchés – y compris le marché de l'emploi – ne proposent pas les mêmes marchandises, ne pratiquent pas les mêmes niveaux de prix et ne sont pas régulés par les mêmes normes, il devient intéressant de franchir la frontière et de faire des aller-retour. Ainsi, depuis la perspective frontalière, la frontière n'évite pas les flux : elle les produit.

## Une frontière qui se ferme... et des flux qui s'intensifient

Il semblerait que la circulation ait toujours caractérisé cette région. Mary, 38 ans, se souvient qu'avant il était normal de traverser la frontière, avec ou sans passeport. « Quand j'étais petite, il y avait un poste de contrôle où

(6) Habitant frontalier interviewé par Catherine Lejeune dans *la Frontière entre le Mexique et les Etats-Unis, espace identitaire des Chicanos*, 444 p., Th. D : Paris, 1992.

les gens montraient leurs documents, mais comme il n'y avait pas de mur, ni de grille, ni aucune barrière, on pouvait passer à pied un peu partout : par les collines, par la plage... même à côté du poste de contrôle, car les maisons du quartier Liberté sont juste à côté de la frontière, alors les gens sortaient de chez eux et passaient tout simplement, pour travailler, pour faire de courses, pour se promener, pour rendre visite à la famille. » On était habitué. La vie se déroulait tout naturellement des deux côtés. On ne se demandait même pas ce qui se passerait si un jour on ne pouvait plus traverser. C'était un arrangement qui semblait profiter à tout le monde. A l'époque, ce n'était pas important pour les Américains si on traversait la frontière. C'était normal, ça leur était égal (7).

Or, ce panorama de libre circulation *de facto* va disparaître progressivement avec la promulgation des lois visant le contrôle migratoire. Un des premiers pas dans cette direction fut la loi dite « Simpson Rodino », approuvée en 1985. Parallèlement au renforcement de la frontière, cette loi permettait la légalisation des personnes pouvant prouver leur arrivée et leur permanence dans le territoire des Etats-Unis pendant une période d'au moins cinq ans. Autrement dit, seules les personnes arrivées en 1980 ou avant pouvaient être candidates à cette « amnistie ». Les légalisations qui ont succédé à l'approbation de cette loi ont ainsi séparé sévèrement la population relativement mieux intégrée, qui était donc en mesure de prouver la durée de son séjour, de celle qui avait toujours été dans une situation plus précaire. Cette distinction sera présente même à l'intérieur des familles, dont tous les membres n'ont pas pu obtenir la régularisation de leur situation migratoire. De la sorte, encore une fois, le renforcement de la frontière va creuser des clivages entre ceux du Nord et ceux du Sud, mais encore davantage entre ceux qui pourront traverser librement « la ligne » et ceux qui resteront enfermés dans la clandestinité.

Or, ce n'est qu'au début des années 90 que les mesures matérielles de contrôle de la frontière s'intensifient : la construction d'un mur frontalier entre 1990 et 1993 (8) est profondément gravée dans la mémoire des habitants de la région, non seulement parce que ce mur a signifié la transformation dramatique de leur paysage quotidien, mais aussi parce qu'il a marqué le début d'une dangereuse augmentation des attitudes xénophobes dans la région.

La proposition de loi 187, présentée dans l'Etat de Californie en 1994, s'inscrit dans le prolongement de cette tendance générale : ce texte de loi proposait la suppression du droit d'accès aux services de santé et d'éducation aux enfants des immigrés qui ne pourraient pas prouver la légalité de leur séjour (9). La loi imposait au personnel des services éducatifs et sanitaires la déclaration de toute personne « dont on puisse raisonnablement soupçonner un statut illégal ». De la sorte, l'expression des attitudes discriminatoires, tel le refus de services publics en fonction de l'apparence, serait autorisée (voire encouragée) par la loi. Même si cette loi n'a jamais

(7) Il convient de noter que, malgré la présence de la Border Patrol – créée en 1924 – la traversée de la frontière reste très libre dans le souvenir des habitants de la région.

(8) Pendant cette période ont été construits les 14 miles de mur allant de l'océan Pacifique jusqu'aux limites de la ville de Tijuana.

(9) Le scrutin relatif à l'approbation ou rejet de la Proposition de loi 187 a eu lieu en novembre 1994. Cf. « Una propuesta indecorosa » in *Signos*, n° 10, déc. 1994, p. 25-28.

été rendue exécutoire, pendant la période où elle a été promue par le gouverneur de Californie, les attitudes xénophobes ont connu une augmentation constante dans la région frontalière.

Ainsi, par exemple, Mary raconte : « Quand ma fille avait deux ans [1994], en essayant de traverser la frontière – légalement – l’agent d’immigration a demandé à ma fille si nous étions vraiment ses parents... Mais il lui a fait peur, alors au lieu de répondre elle s’est mise à pleurer. On nous a fait descendre de la voiture, on a inspecté jusqu’au plus petit recoin de la voiture, on nous a arrêtés pendant plus de deux heures. Finalement on nous a laissé partir sans rien dire... On a été choqués, avant ce type de choses ne se passait jamais. »

Or, c’est probablement l’*Operation Gatekeeper* qui a eu les conséquences les plus tragiques dans la région. Le renforcement du contrôle frontalier dans les 14 miles les plus proches de l’océan a forcé les migrants à franchir la ligne plus à l’est, à travers le désert. La conséquence – prévisible – la plus immédiate a été l’augmentation dramatique du nombre de personnes décédées au cours de leur effort pour atteindre « l’autre côté ». Ainsi, depuis le début de l’*Operation Gatekeeper*, autour de 3 700 migrants ont trouvé la mort. Ce chiffre – avec de légères variations – est toujours à la hausse : rien qu’entre le 1<sup>er</sup> octobre 2005 et le 15 septembre 2006, 426 personnes ont perdu la vie en essayant de franchir la frontière (10).

Une autre conséquence du déplacement du flux migratoire vers le désert a été l’augmentation des tarifs des passeurs, qui sont passés d’environ 300 dollars en 1995 jusqu’à environ 2 500 dollars en 2005 (11). De la sorte, les passeurs traditionnels, issus des communautés d’origine des migrants – et donc migrants eux-mêmes, avec une expérience plus importante – se sont vu arracher progressivement cet intéressant business par les mafias locales. « Avant, raconte Mary, les amis, la famille ou les connaissances qui voulaient traverser la frontière arrivaient d’abord chez ma belle-mère. Alors ils appelaient le coyote [passeur] et il venait les chercher, il leur demandait où ils voulaient aller, ils se mettaient d’accord. C’était des gens qu’on connaissait bien. Cela n’était pas vraiment dangereux. »

Pour terminer, il convient d’évoquer les conséquences que les attaques terroristes du 11 Septembre 2001 ont eu sur la région frontalière. Certes, le jour-même des attentats, les événements ont probablement été vus à San Diego comme partout ailleurs aux Etats-Unis. Cependant, cette date a marqué un virage profond dans la stratégie états-unienne, qui n’envisage plus le contrôle des frontières comme une question uniquement liée à la migration clandestine et au trafic de drogues, mais qui y voit aussi un enjeu de sécurité nationale. En effet, à partir du 11 Septembre, les négociations binationales sur d’éventuelles réformes migratoires ont été suspendues, et le contrôle de la frontière – transféré au Department of Homeland Security créé à cette moment-là – a transformé le rapport entre ceux qui traversent et les agents du contrôle frontalier. Gloria explique : « Le 11 Septembre on

(10) Santibañez, Jorge, Rafael Fernández de Castro et Rodolfo Tuirán, « El muro en la frontera México-Estados Unidos : las consecuencias para México », in *Agencia de noticias de ciencia y tecnología del Consejo Nacional de Ciencia y Tecnología*, disponible en ligne dans [www.conacyt.mx/comunicacion/agencia/notas/vigentes/art-elmuro.htm](http://www.conacyt.mx/comunicacion/agencia/notas/vigentes/art-elmuro.htm), consulté en avril 2007.

(11) *Idem*.

était tous très surpris, mais quand on voyait les images à la télé c'était comme si on regardait un film de science-fiction... Mais après, ici, la science-fiction est devenue une réalité ! On peut la voir tous les jours dans les longues files d'attente, dans la révision exhaustive des voitures qui traversent la ligne, dans la cruauté des agents de la police frontalière, etc. »

## Un regard porté vers l'avenir

Comme on l'a vu, le durcissement de la frontière n'a pas empêché la circulation légale ni la circulation clandestine : malgré l'augmentation du contrôle frontalier, les flux migratoires – légaux et clandestins – n'ont pas diminué. Cependant, le coût du fonctionnement de ce système ne cesse d'augmenter : la construction du mur a nui aux rapports quotidiens entre les frontaliers ; le temps d'attente pour traverser légalement la frontière a augmenté sensiblement ; les tarifs des passeurs augmentent et donnent un nouvel élan au business du trafic de personnes ; et le nombre de décès de migrants est à la hausse. Cette situation, déjà paradoxale, devient encore plus absurde depuis la perspective des frontaliers. En effet, à leurs yeux, comme nous l'avons montré plus haut, il est clair que ce qui produit la circulation, c'est la contiguïté de deux espaces différenciés. Dans la mesure où la frontière est renforcée, les différences s'approfondissent, et la circulation devient plus importante. Ainsi, en figeant les différences, la frontière produit la circulation au lieu d'empêcher les passages. Rien ne semble augurer que cette situation puisse se transformer à l'avenir.

De la sorte, l'avenir de cette région est perçu par ses habitants comme le développement d'une ville asymétrique dont les habitants n'ont pas tous le droit de circuler et dont la logique de ghetto sera à l'origine d'un nombre important de décès. À l'avenir encore plus qu'aujourd'hui, la frontière continuerait à diviser les individus, notamment ceux qui circulent librement d'avec ceux qui n'ont pour horizon de vie – et parfois de mort – qu'une interminable grille rouillée.